

## SOUFFRANCE

(EXTRAIT)

*Lorsque le froid automne, au bout de l'horizon,  
Mantre son aile sombre, en froissant le gazon,  
Quand le chêne nouveau sent déjà sa ramure  
S'éclaircir tristement sous la rude froidure,  
Et quand les blancs frimas qui descendent la nuit  
Vont bientôt sur le sol se déposer sans bruit ;  
Le cher petit oiseau, chassé par la tourmente,  
Doit quitter sans retard, la forêt qui l'enchaîne,  
Les bois dont sa chanson réveilla les échos  
Et qui furent témoins de ses jours les plus beaux.*

*Cette fuite est pénible ! Ils s'en va tout de même !  
Mais si, dans ce doux nid qu'il recouvre et qu'il aime,  
Une tendre couvée à peine a vu le jour,  
Si dans ce nid, tout plein d'espérance et d'amour,  
Dorment des oiselets, n'ayant pas encor d'ailes,  
Pour fuir avec leur mère en des forêts nouvelles,  
Oh ! dès lors le spectacle est déchirant à voir,  
Car le violent automne a brisé tout l'espoir,  
Tout l'immense bonheur de cette pauvre mère  
Qui depuis si longtemps caressait sa chimère ;  
Elle voudrait rester près de ce tendre nid,  
Que de son doux regard elle pleure et bénit,  
Mais ses faibles petits sont tués par la bise.  
Et rester auprès d'eux, car sa douleur l'épuise,  
C'est pour elle la mort, et non pas le devoir.  
Car Dieu veut qu'elle parte et lui montre un espoir.*

*Quand la saison prochaine aura chassé la neige,  
Les frimas, la tempête avec son dur cortège  
Elle viendra bâtir dans le même séjour,  
Près de ce nid qui tombe en un nouveau nid d'amour.  
Alors d'un long regard embrassant sa couvée,  
Défaillante à demi, d'amertume abreuvée,  
Elle jette aux échos un cri si déchirant  
Que les grands arbres nus tressaillent en pleurant ;  
Puis, pour calmer un peu la douleur qui la brise,  
Dans une course folle, elle fuit sous la brise.*

J. ARCHAMBAULT.

## LA MISSION HURONNE

SES PREMIERS MARTYRS

I

C'était en 1625. La petite ville de Québec, qui comptait alors à peine dix-sept années d'existence, était accourue sur le rivage pour saluer l'arrivée d'une voile venant de France.

Trois missionnaires étaient sur le pont, regardant avec des yeux où perlaient des larmes de joie cette terre que leurs vœux appelaient depuis si longtemps. C'était les RR. PP. Enemond Massé, Charles Lallemand et Jean de Brébeuf, premiers hérauts de la parole évangélique, avant-garde de cette nombreuse armée que la Compagnie de Jésus devait envoyer sur le sol du Canada pour y travailler et pour y mourir. On leur avait dit, à ces âmes généreuses, que là-bas, au-delà des mers, à mille lieues de la terre de France, il y avait un autre pays peuplé de nombreuses tribus de sauvages idolâtres ; une ample moisson d'âmes à cultiver et à sauver s'offrait donc aux moissonneurs du Christ.

Aussi, leur zèle d'apôtre s'enflamme, et ils entendent dans leur cœur la voix de Dieu qui disait : " Va, mon fils, va porter la lumière et la foi sur cette terre encore sauvage, va convertir à la foi catholique ces pauvres enfants égarés et plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie." Et ils partent, plein de courage et de charité, redisant ce cri de leur père : " *Ad majorem Dei gloriam*. Pour la plus grande gloire de Dieu." Cette patrie qui les avait vus naître, avait bercé leur enfance et encouragé les premiers succès de leur jeunesse, ils lui disaient un éternel adieu. Ils laissaient derrière eux des amitiés tendres à jamais brisées ; des frères, des sœurs, un père, une mère peut-être qui, mourante, les appellera en vain, et dont ils ne recevront pas sur leur front courbé la bénédiction divine, douce et suprême consolation pour le cœur d'un fils !

Dès ce moment commence pour eux une autre vie : la vie de l'apostolat. Vie pleine de sacrifice et de dévouements, exposée à mille difficultés toujours vaincues et sans cesse renaissantes ; passée dans des expéditions, entreprise au milieu des tempêtes du re-

doutable hiver canadien, à travers les forêts et les lacs dangereux, où la mort les menaçait sous toutes les formes. Vie longuement torturée par d'horribles supplices et couronnée enfin par le plus ardent et le plus douloureux martyre.

II

Le démon, qui redoutait ces terribles adversaires, met tout en jeu pour les décourager et empêcher leur première arrivée chez les Hurons. Il réussit d'abord l'an 1632, malgré les efforts du gouverneur-général du pays des missionnaires. Mais, à force de prières adressées au ciel, les missionnaires obtinrent enfin d'escorter les Hurons dès l'an 1634. C'est ici que commencèrent pour eux une série de difficultés qui naissaient les unes des autres, et que l'on aurait cru à bon droit impossibles à vaincre ; mais le courage et l'ardeur de ces Pères feront ce que d'autres n'auraient pas même pu entreprendre. Oui, ma plume se refuse maintenant à vous dire les douloureuses péripéties qui se dérouleront dans ce premier voyage. Il leur fallait ramer du matin jusqu'au soir, autant que les sauvages eux-mêmes. Plus d'une fois, la main des missionnaires s'était meurtrie sur la pagaie ; plus d'une fois, chargés au-dessus de leurs forces, ils durent transporter sur leurs épaules tout le bagage de la troupe ; et, la nuit venue, l'on abordait quelque rivage solitaire ou quelque île déserte ; là, sous une tente de branchages, sur la terre nue, tandis que le sauvage prenait son repos, le missionnaire récitait son bréviaire à la lueur d'un brasier. Le lendemain, il fallait recommencer le pénible travail de la veille. Mais qu'importait le rude métier auquel on les réduisait ? Dieu leur faisait alors éprouver les consolations du paradis, et aussitôt leur zèle se ravivait et ils poursuivaient leur noble but ; ainsi pendant des semaines, pendant des mois.

La tâche que les missionnaires osaient entreprendre était des plus ardues. Comment s'emparer de ces natures grossières ? Comment les toucher et les convertir à la foi catholique ? Comme toutes les peuplades de ces régions, la tribu huronne offrait un étonnant mélange de vices honteux et de belles qualités. Le cœur était noble et bas, de fange et d'or. Endurci, dès sa jeunesse, à la fatigue, rompu à toutes les audaces, le huron se lançait sans crainte dans des solitudes redoutables ou sur les rapides les plus dangereux : une erreur de route dans le premier cas, un faux coup d'aviron, dans le second cas, et son existence se trouvait compromise.

N'importe : s'exposer aux dangers les plus grands et s'aventurer au milieu d'ennemis cruels ou d'amis douteux, tout cela lui semblait un jeu. Rentré dans son village, il étalait tous les vices. D'une incorrigible paresse, il restait des jours entiers étendu auprès du feu qui chauffait sa cabane en l'enfumant. Ivrogne et glouton, il se faisait gloire de s'enivrer et de dévorer des quartiers de venaisons. Sensuel, il admettait la polygamie et n'avait honte d'aucun excès. D'une inclination au vol vraiment surprenante, qui faisait dire au Père Le Jeune : " Si on possédait autant d'yeux qu'il y a de doigts aux mains, encore ne l'empêcherait-on pas de dérober, car il dérobe avec les pieds." Ajoutez que le Huron était sans entrailles pour ses malades et ses vieillards, qu'il mettait à mort, autant pour les délivrer de leurs souffrances que pour s'épargner la peine de les soigner.

Le joug de Jésus-Christ était pourtant fait pour ces natures réfractaires. Mais, pour humaniser et réformer ces caractères si misérablement partagés entre de belles qualités et des vices honteux, il fallait une âme fortement trempée, un cœur exempt de toute faiblesse. Or, la Providence avait marqué, dans le débile enfant de la Normandie, le futur apôtre de la nation Huronne ; à lui Dieu confiait le salut de ces âmes barbares, et ce devait être l'honneur et l'œuvre éternellement mémorables de cet apôtre-martyr. Oh donc la sublimité de l'apostolat s'est-elle jamais mieux reflétée que dans la figure de l'angélique Jean de Brébeuf, et pouvons-nous, en aucun temps, élever nos âmes vers le Maître souverain, sans confier en même temps aux ailes toutes déployées de la prière le doux message de notre vénération pour ce noble serviteur de sa maison ?

III

La première et la principale difficulté que les missionnaires eurent à vaincre, fut de trouver un moyen de communiquer à ces enfants des bois leurs pensées, leurs sentiments de foi avec la calme beauté du christianisme. Personne en effet ne connaissait la langue huronne ; il fallait d'abord posséder leur idiome. — Aussi Brébeuf se met-il courageusement à l'œuvre.

Perdu dans l'immensité des forêts huronnes, à trente journées de Québec, Brébeuf était seul, sans livre, sans maître, sans interprète ; mais du moins Dieu lui restait. Et le voilà qui entreprend le premier cette étude laborieuse et ingrate de la langue huronne. — Cette difficile entreprise lui faisait dépenser les efforts de tous les jours, car chaque jour il découvrait de nouveaux secrets dans cette science. — Il ébauche néanmoins un dictionnaire élémentaire, puis il s'occupe de refondre la grammaire qu'il avait composée.

Ces travaux pénibles étaient exécutés pendant l'hiver surtout, et par conséquent au milieu d'incommodités perpétuelles.

" Nous avons une cabane bâtie de simples écorces, écrivait le Père Brébeuf, mais d'écorces si mal jointes, que nous n'avons que faire de sortir dehors pour savoir le temps qu'il fait. La fumée est souvent si épaisse, si aigre, si opiniâtre, que, durant cinq ou six jours, si vous n'êtes pas tout à fait à l'épreuve, c'est bien tout ce que vous pouvez faire que de connaître quelque chose dans votre bréviaire. Avec cela nous avons, depuis le matin jusqu'au soir, notre foyer quasi toujours assiégé de sauvages, principalement à l'heure du dîner."

Mais c'était surtout lorsqu'on les interrogeait sur leur langue qu'il devenait indispensable de les bien traiter.

" Si vous avez votre papier et votre plume pour écrire, il faut qu'ils aient devant eux le plat rempli et la serviette par-dessous. Car, à tel trépied se rendent les bons oracles. Hors de là, Apollon et Mercure leur défaillent. Encore se fâchent-ils quand on les veut retenir un peu longtemps."

Si pénibles et si ardues que fussent ces épreuves, les missionnaires ne les surmontèrent pas moins. Et bientôt ils parvinrent à posséder assez bien cette langue, pour ne plus douter de leur œuvre d'évangélisation. Nous ne suivrons pas toutes les douloureuses péripéties par lesquelles ils durent passer ; nous ne verrions que la même constance, la même ardeur et le même dévouement sans cesse renouvelés. Aussi les forêts environnantes, troublées jusqu'alors par les cris de mort ou les lugubres clameurs de guerriers inhumains, furent bientôt témoins d'un changement merveilleux : l'on voyait s'élever, çà et là, une foule de petites missions où les douces hymnes de la prière s'élevaient vers les cieux étonnés, avec plus d'ardeur et d'harmonie que n'avaient refenti les sinistres chants de guerre. Là, dans ces rustiques églises de Saint-Ignace, Saint-Joseph, Saint-Louis, on avait appris à faire fleurir les plus suaves et les plus héroïques vertus.

Sous le coup d'une terrible tentation, un jeune sauvage se roule sur un étang glacé, et met ainsi en fuite son infernal ennemi. Un autre, après avoir lutté en désespéré, est pris par les Iroquois. Aussitôt il devine la mort cruelle qui l'attend ; et c'est à sa mère qu'il envoie ce simple et sublime adieu :

" Dis à ma mère que je serai brûlé ; mais qu'elle ne pleure pas ma mort ; car dans le feu je ne penserai qu'au Paradis."

Telle était cette forte race de chrétiens qu'avaient formée plus de vingt années de travaux ardues.

IV

Mais si le motif qui les enflammait était grand et sublime, ils eurent de quoi satisfaire à leur noble ardeur pour la cause de Dieu, quand ils virent qu'ils allaient verser leur sang pour ceux dont ils avaient entrepris la conquête des âmes.

Avec quelle joie pour eux-mêmes, et avec quelle ardeur pour leurs néophytes, les Pères Brébeuf et Lallemand attendent l'approche des sanguinaires Iro-